

■ ANDRÉ ZAVRIEW ■

Talleyrand au scanner

P eut-être le plus grand mérite de cette très riche biographie de Talleyrand, par Emmanuel de Waresquiel (1), est-il de représenter aussi complètement qu'il est possible une des existences les plus complexes qu'il ait été donné à un homme de vivre. Mais avant de nous entraîner dans le récit de cette vie à multiples rebondissements et retournements, Waresquiel avertit : « Le prince aux treize serments a été un défenseur acharné de l'État », d'un État *qui n'est puissant que dans la paix*. Il y a une ligne de fidélité chez lui, une ligne directrice à sa conduite où tant de gens ont vu un tissu de trahisons. « Je suis l'homme le plus discrédité moralement en Europe depuis quarante ans », disait Talleyrand lui-même.

Le vertige nous saisit vite. Né dans une grande famille de la noblesse de cour, Talleyrand, agent général du clergé puis évêque d'Autun, se range au côté du tiers état en 1789 (il propose la nationalisation des biens de l'Église, adhère à la constitution civile du clergé, confirme treize évêques assermentés), puis démissionne de son évêché ; après le 10 août 1792, il émigre en Angleterre d'où Pitt le chasse, puis en Amérique, revient en France en 1797, devient ministre du Directoire (il se promet alors de faire une « immense fortune », promesse tenue...), prépare le coup d'État du 18 brumaire (il souhaite le retour à l'ordre sans les royalistes qui ne lui pardonneraient pas ses défections), et commence sa grande carrière de ministre des Affaires étrangères du Consulat puis de l'Empire, sur fond d'affaires douteuses (ses relations étroites avec des banquiers et spéculateurs divers remontent aux dernières années de l'Ancien Régime et perdureront).

1. Talleyrand, le prince immobile, d'Emmanuel de Waresquiel, Fayard, 854 pages, 30 euros.

Rien apparemment de très reluisant jusqu'ici : un évêque *parjure et sacrilège* qui pensait peut-être au bien public quand il proposait la nationalisation des biens de l'Église (il perd ses seules ressources connues à l'époque) et dont l'adhésion à la Révolution traduirait l'attachement à une monarchie parlementaire à l'anglaise ? En tout cas un affairiste impénitent.

Avec Talleyrand ministre de Napoléon, nous sommes dans un tout autre registre ; l'acteur change de dimension. D'un côté, le ministre a toute la confiance de Napoléon – « Il est celui qui a le plus contribué à instaurer ma dynastie » –, de l'autre, si Talleyrand s'accommode du jeune général victorieux qui redonne prestige à la France dans le cadre de ses frontières naturelles (Rhin, Pyrénées, Alpes), il se méfie d'un conquérant intempérant. Tandis qu'il croit l'alliance franco-anglaise indispensable à l'équilibre européen et qu'il veut faire de l'Autriche l'État-tampon qui fera obstacle aux visées annexionnistes de la Russie, la politique de conquêtes de Napoléon amène celui-ci à chercher l'alliance de la Russie et de la Prusse contre l'Angleterre et l'Autriche. Talleyrand démissionne au moment de l'alliance éphémère avec Alexandre I^{er} à Tilsit (1807) mais reste le conseiller diplomatique de l'Empereur et l'un des grands dignitaires de sa cour. Pendant sept ans, il jouera un double jeu qui tient du prodige : il conseille à la fois l'Empereur et, à l'insu de celui-ci évidemment, Alexandre et Metternich (en se faisant très bien payer). Il frôlera la disgrâce mais Napoléon ne soupçonnera jamais l'étendue de sa trahison. Du même coup, Talleyrand crée ces liens avec les puissances de l'Europe qui le rendront indispensable en 1814, au moment de l'effondrement de l'Empire. Waresquiel raconte admirablement les sept jours du 31 mars au 6 avril 1814 pendant lesquels, tandis que Napoléon s'apprête à abdiquer et que les troupes alliées entrent dans Paris, Talleyrand, prenant de court tout le monde, séquestre Alexandre I^{er} dans son hôtel de la rue Saint-Florentin et lui fait approuver le rétablissement de la légitimité (qui

l'aurait imaginé ?) et les principes d'un gouvernement constitutionnel. Il n'a aucun mandat et c'est lui qui règle d'avance l'avenir du pays, impose ses vues à la fois aux alliés et au futur souverain de la France et institue un gouvernement provisoire après avoir fait voter par le Sénat impérial la déchéance de l'Empereur. C'est un moment extraordinaire de l'histoire... En mai, Talleyrand renouvelle ce tour de force : il signe avec la coalition une convention d'armistice extrêmement favorable à la France. Du bon usage de la trahison !

Le congrès de Vienne consacre le « diplomate-roi » qui réussit à obtenir de « grands égards pour la France » dans l'assemblée des puissances qui viennent d'écraser le pays. Ses succès diplomatiques n'empêchent pas Louis XVIII de l'écartier du pouvoir. Waresquiel nous rappelle que Talleyrand est l'homme des résurrections imprévisibles. Deux ou trois chefs-d'œuvre doivent être salués au passage. Talleyrand, qui a trempé dans l'assassinat du duc d'Enghien, fait sa paix avec les Condés en 1827 tout en obtenant que le duc d'Aumale, fils du duc d'Orléans, devienne l'héritier de la fortune immense de la famille ! Il est donc on ne peut mieux avec le futur Louis-Philippe et sera l'un des artisans de son avènement en 1830. Nommé à l'ambassade de Londres, il parachève son œuvre en 1832 à la conférence de Londres où il fait reconnaître par les puissances européennes l'indépendance des provinces belges révoltées contre le souverain des Pays-Bas auquel le congrès de Vienne les avait confiées. Adulé à Londres où il est la coqueluche de la bonne société, l'ambassadeur octogénaire retourne à Paris pour refuser le poste de Premier ministre mais adouber le jeune Thiers dont l'intelligence lui plaît. Son dernier chef-d'œuvre, on le sait, sera la négociation sur son lit de mort d'une rétractation très mesurée qui permet à l'évêque d'Autun de mourir à 84 ans réconcilié avec l'Église malgré parjures, sacrilèges et mariage.

Raconter une vie si intimement liée à l'histoire de la France et de l'Europe n'est pas une tâche simple.

S
E
R
V
I
L
I
V
R
E
S

Waresquiel a su lester de son savoir d'historien la biographie la mieux informée, riche de découvertes d'archives, qui éclaire admirablement la figure de Talleyrand, diplomate d'une maîtrise et d'un sang-froid souverains, *potdeviniste* redouté, mais aussi homme d'esprit brillant dont la conversation et le charme fascinent tant de femmes du grand monde, maître de maison accompli dont les réceptions et la table ont peu d'égaux en Europe, chef de famille bienveillant et même ami véritable et sensible – fidèle en somme à quelques individus comme il l'a été à certaines idées politiques et à une vision de l'ordre européen –, grand seigneur toujours, naturellement, et très riche... ■